



Théâtre Au festival La Bâtie, beau doublé avec la comédie musicale de Duyvendak et «Hearing» de l'Iranien Koohestani.

Par
HUGUES LE TANNEUR
Envoyé spécial à Genève

Il flotte dans l'air un parfum de légèreté, une humeur primesautière qui laisse augurer un divertissement agréable en cette fin de dimanche après-midi genevoise. Le public s'installe tranquillement sur les gradins du Théâtre Forum Meyrin, où Yan Duyvendak étrenne *Sound of Music*, sa nouvelle création, dans le cadre du festival de La Bâtie avant de la présenter bientôt à Marseille à l'occasion du festival Actoral. Hommes et femmes arpentent le plateau comme s'ils se préparaient pour un défilé de mode. Tout ça est très cool, respire l'insouciance. Un collage mêlant diverses

sortes de musiques – charleston, easy listening, house... – contribue à l'euphorie ambiante. La vie est belle. Seule ombre au tableau, une suite de mots soudain apparus sur un prompteur au-dessus de la scène. Il est question d'ouvriers qui se suicident en masse. On a dû installer des filets autour des bâtiments de l'usine, recruter des psychologues...

Caustique. Ces mauvaises nouvelles n'affectent en rien les interprètes. Au contraire, le spectacle prend forme entre revue et comédie musicale chantée en anglais. Les visages avenants, les paillettes qui scintillent, le mouvement gracieux des ballets impeccablement réglés feraient presque oublier la teneur des textes construits à partir d'extraits de ●●●

A Genève, les plaisirs et les jougs

CULTURE/



●●● presse. Il y est question de dérèglement climatique, de montée des eaux, d'exodes, d'espèces en voie de disparition, d'avions qui s'écrasent, autrement dit de catastrophes contemporaines et à venir. Le tout énoncé sur un ton suave, rythmé par des «*All right. Good night*», auxquels évidemment on ne croit pas, même si on ne résiste pas aux charmes d'une esthétique d'autant plus attrayante qu'elle est clairement parodique. On ne peut s'empêcher de rire en assistant à *Sound of Music*, même si c'est d'un rire qui se coince un peu dans la gorge. C'est cet humour caustique qui fait tout le sel de ce spectacle, le plus brechtien sans doute jamais signé par Yan Duyvendak.

Ce performeur originaire des Pays-Bas partage sa vie depuis quelques années entre Genève et Marseille. Empruntant aussi bien au théâtre qu'aux arts plastiques, il crée, seul ou avec d'autres artistes, des dispositifs ingénieux qui interrogent les contradictions de notre époque. En témoin par exemple *Please, Continue (Hamlet)* en collaboration avec Roger Bernat, où un véritable procès était instruit afin de juger le cas Hamlet. Pour

Sound of Music, Duyvendak a commandé un livret à Christophe Fiat, tandis que les chorégraphies sont signées Olivier Dubois et Michael Helland, et la musique Andrea Cera. Duyvendak intervient dans le spectacle. Il s'adresse directement au public. Soit par crainte que la gravité du propos – la façon dont l'humanité va à sa perte si elle continue à détruire ainsi la planète – ne soit pas suffisamment perçue. Soit, encore une fois, dans un esprit hérité de Brecht, pour dévoiler les rouages d'une trop belle machine à rêve; même si le rêve en question, dystopie sous Prozac observée à travers des lunettes roses, est un cauchemar d'autant plus inquiétant qu'il ne fait que commencer.

Interlocuteur fantôme. Autre temps fort d'une édition particulièrement copieuse, où l'on peut aussi découvrir des créations de Gisèle Vienne, Angélica Liddell, Simon McBurney ou Federico León, *Hearing* d'Amir Reza Koohestani confirme que depuis son retour sur les scènes européennes il y a deux ans avec *Timeloss*, le dramaturge et metteur en scène iranien est toujours aussi inspiré.



En revoyant *Devoir du soir*, documentaire du cinéaste Abbas Kiarostami dénonçant le carcan du système éducatif iranien, Koohestani s'est souvenu de sa jeunesse vécue sous les bombes pendant la guerre contre l'Irak dans les années 80.

Comme toujours dans ses spectacles, l'écriture se déploie sur plusieurs niveaux: la parole se double d'un discours parallèle, allusif, où ce qui n'est pas dit est aussi important que les mots prononcés. À partir d'un dispositif minimal – des jeunes filles dans un internat qui, une par une, sont soumises à un interrogatoire –, le spectacle déploie un faisceau inouï de significations. Les quelques mots échangés font surgir la réalité iranienne, avec les désirs, les aspirations et l'intense besoin de liberté d'une population qui rêve de s'émanciper du joug des mollahs. D'abord, il y a cette jeune fille qui parle au nom d'une autre. Face au public, elle répond à des questions dont on devine seulement la teneur, puisque personne ne les pose à haute voix, mais il est clair que quelqu'un lui demande des comptes. Cet interlocuteur fantôme figuré par le public donne une idée assez juste de ce que doit être une société soumise à une surveillance étroite, où règne la délation. Une des pensionnaires est accusée d'avoir reçu un garçon dans sa chambre; elle s'appelle Neda, comme la jeune femme tuée par la police lors des manifestations de 2009 à Téhéran. Une autre est accusée de l'avoir dénoncée. Une troisième risque d'être punie parce qu'elle n'a pas été vigilante.

Le spectacle obéit à une construction étrange. On a l'impression que certaines scènes sont rejouées, comme si tout repartait de zéro. Mais ce ne sont jamais tout à fait les mêmes. De légères variantes interviennent, avec cependant l'allusion récurrente à une jeune fille ne pouvant pas venir répondre aux questions. Peu à peu, cet effet répétitif produit une forme de vertige. On perd la notion du temps, emporté dans un tourbillon accentué par l'usage d'une caméra que les actrices s'échangent. Le spectacle devient une méditation profondément émouvante sur l'absence, sur ce qui aurait pu être. De ce kaléidoscope quelques détails émergent, comme l'évocation du plaisir simple de rouler à bicyclette. Ou la façon dont deux des filles portent leur tchador. L'une bien fixé en haut du crâne, laissant voir seulement une mèche de cheveux. L'autre, Neda,

négligemment glissé, découvrant presque l'ensemble de sa chevelure. Simples détails, mais qui en disent long sur les interdits auxquels sont soumises les femmes iraniennes, et leur désir irrépressible de transgresser des conventions sociales étouffantes. ◆

FESTIVAL LA BÂTIE jusqu'au 12 septembre, <http://www.batie.ch/> «*Sound of Music*» sera les 24 et 25 septembre à Marseille, puis au théâtre Nanterre-Amandiers, du 2 au 9 octobre. «*Hearing*» sera aussi à Marseille, du 26 au 27 septembre.

À gauche, *Sound of Music* de Yan Duyvendak. À droite, *Hearing* d'Amir Reza Koohestani. PHOTO SÉBASTIEN MONACHON ET AMIR HOSSEIN SHOJAEI

Rejoignez-nous samedi 19 septembre pour une «*ouverture de saison*» particulière: des visites du Théâtre (à partir de 15h); une table-ronde (à 17h) sur la situation de l'art, de la pensée et de la culture aujourd'hui; et quelques impromptus artistiques.

AUTOMNE-HIVER 2015-16

- NADIA BEUGRÉ • MOHAMED EL KHATIB
- THIERRY BALASSE / PIERRE HENRY
- MARC VITTECOQ
- PROGRAMME NEW SETTINGS #5
 - LÉONE & MICHEL FRANÇOIS • GIUSEPPE CHICO & BARBARA MATIJEVIĆ / IVAN MARUŠIĆ KLIF
 - NATURE THEATER OF OKLAHOMA
 - ARTHUR H & LÉONORE MERCIER
 - ALESSANDRO SCIARRONI & COSIMO TERLIZZI
- LOLA LAFON • YANN-JOËL COLLIN / BECKETT
- MAËLLE POESY / VOLTAIRE / KEVIN KEISS
- CAMILLE BOITEL / PASCAL LE CORRE
- ARTHUR PEROLE • DANIEL LÉVEILLÉ
- HAMID DRAKE / BERNARD LUBAT / MICHEL PORTAL

PRINTEMPS 2016

- FESTIVAL JT16 • LUDOR CITRIK
- ADELIN ROSENSTEIN • CLAUDIO STELLATO
- JEANNE CANDEL • CIRCUSNEXT
- TOURNÉE INTERNATIONALE À LA CITÉ

© Sceneth Theat Gramhand

17, bd Jourdan 75014 Paris
réservation 01 43 13 50 50
tarifs de 7 à 22 €
www.theatredelacite.com